LETTRE
DU PRINCE
DE GALLES,
A MILORD DUC D'ORLEANS.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LETTRE
DU PRINCE
DE GALLES,
A MILORD DUC D'ORLÉANS.

Londres, 21 décembre 1789.

LORSQUE les conseils réussissent, milord, on en demande sans cesse, et celui qui les donne est flatté de les voir mettre à profit.

Si vous aviez vécu comme on vit, vous ne seriez point embarrassé sur la façon de vous conduire dans telle ou telle circonstance; mais vous avez recours à nous qui sommes véritablement experts dans l'art de jouer les nations sans qu'elles s'en apperçoivent, sur-tout lorsque nous préparons d'avance le jeu d'un stratagême. Cependant vous êtes aujourd'hui d'une certaine force, et l'Angleterre vous admire autant qu'elle vous rend justice.

Vous désirez savoir quelle doit être votre con-

duite dans le moment où la nation prend de l'énergie malgré nous et malgré les ultramontains qui la *tenoient* dans l'apathie, et vous hésiter sur des sublimes projets que l'art, la politique, l'éducation, le génie et nos conseils ont sans cesse vivifiés. En un mot, vous desirez apprendre, si vous n'obtenez pas la réussite de ces mêmes projets, ce que pensera le Français, soit dans l'instant, soit par la suite, son avis pouvant rester caché certain tems à cause de l'habitude de n'oser s'exprimer, parce qu'il craint toujours pour son propre intérêt.

Pour remplir dignement la mission dont vous m'avez chargé par votre lettre, j'ai assemblé quelques habiles gens au fait de toutes ruses. La première idée parmi eux, a été qu'on plaideroit en ma présence pour vous et contre vous. Ceux qui se sont chargés de cette cause ont supposé qu'ils étoient originaires Français, mais instruits dans la politique. Vous allez démêler dans leur dire quelle doit être l'opinion publique sur ce qui vous concerne, et combien peut durer cette même opinion. Mais que ceci soit secret, je vous prie, sans quoi vous feriez tort à ma nation. Le Français n'imagine jamais que ce qu'il voit ou ce qu'on lui conseille de voir;

il n'y a que la manière de le prendre, et nous l'avons depuis long-tems étudiée. Voici le programe donné pour le plaidoyer en question :

Milord duc d'Orléans peut-il être estimé parmi ses concitoyens ?

Quel degré de confiance a-t-il droit d'exiger, et seroit-on injuste à son égard, si elle n'étoit pas plénière ?

Que peut-il entreprendre en raison de cette même confiance, vu le rang et la fortune qu'il possède ?

Réussira-t-il dans tous ses projets, relativement au génie de la nation française ?

Voici le dire de l'avocat pour cette même nation.

Je n'estimerai jamais celui qui, d'abord entouré de brigands pour lui former le cœur et l'ame, causa la mort par ses débauches au frère de celle que depuis il a pris pour compagne ; celui qui fit bâtir des maisons de plaisance en forme de ruines, pour marquer qu'il vouloit tout détruire, disant qu'il ne donneroit pas six francs de l'opinion publique.

Je n'aurai jamais confiance à un escamoteur, qui au jeu gagne sans cesse, et qui vend même à son profit des boucles sept à huit mille francs

de plus que n'a demandé l'ouvrier qui les lui a confiées.

Je refuserai toujours l'estime et la confiance à celui qui fait arrêter une flotte pour faire perdre les fruits d'une campagne, et qui insulte à sa nation en tems de guerre, n'ayant chez lui que des Anglais, tandis que les Anglais renvoyent alors tous Français; le moindre soupçon de perfidie a toujours été en horreur chez les hommes vertueux.

Suivons dans ses hauts faits Milord duc d'Orléans : l'opéra brûle je ne sais pas comment, et ses réservoirs sont à sec le jour de cet incendie : puis paroît un plan de construction qui ruine tous ceux qui avoient vue sur son jardin, dans lequel il construit des maisons pour loger des filles publiques, sans compter les bâtimens qu'il entreprend sous-main, et pour le même objet sur le terrein des quinze-vingt : puis il élève un panthéon à l'impudence et à la lubricité atenant ces belles constructions ; ensuite il établit une gargotte ornée de trillages au milieu de son palais, à la place où, soit-disant, devoient être les statues des grands-hommes ; et ce taudis se nomme après le sallon national ; enfin, il s'entoure de baladins et de salles de spectacles pour partager sans doute les profits journaliers.

Si je le suis encore, je lui vois faire main-basse sur tout ce que sa famille réunissoit avec soin, et vendre non-seulement les tableaux et les vases, mais même le buste d'Henri-le-grand, qui seul honoroit son palais; je le vois chercher à placer pour régir les finances du royaume, le drôle le plus vil et le plus incapable, puisqu'il lui a ôté le district de sa propre maison; en un mot, je le vois protester le premier sur la séance que le roi tient avec les magistrats, puis former le projet de tout brouiller en faisant tenir des propos dans un souper pour qu'on arrête quelques jurisconsultes, afin de faire recrier le public contre un acte d'autorité, et se ménager pour lui-même, sous prétexte de vengeance, telle ou telle entreprise qu'il voudra faire contre le ministère, s'il demande son exil.

Suivons encore ce grand prince: insulté dans l'un de ses voyages par le duc d'York, qui lui refuse de faire sa partie en disant qu'il gagne trop aisément, il ne tire pas vengeance de cette insulte, la considérant comme un pour-parler badin, et n'appercevant pas qu'elle reflueroit sur sa nation à cause de son rang; jaloux ensuite de ceux qui à Paris gagnoient l'estime publique, il s'y masque l'hiver en Jean-farine,

pour en jetter sur le peuple quelques poignées : comme fait envers les cosaques l'impératrice de Russie. Alors il fait crier à tue-tête sur cette aumône, pour que la tourbe le considère comme le père du pain. Puis voilà le prince des boutiques, le constructeur des bordels regardé par quelques stupides comme l'ami du pauvre, tandis que, l'ame abjecte et le cœur en putréfaction, il supprime les pensions qu'a faites son père à quelques valets fidèles, et prend des juifs et des insignes lyonnois, pour qu'ils feignent enchérir sur le bail de ses domaines, et par-là en augmenter le produit.

Est-il question de l'assemblée nationale ? Il se met le premier en avant pour *réclamer* la liberté de l'homme, et dans le même temps ordonne à ses vassaux d'insérer tels articles dans leurs cahiers. Il *réclame* d'abord contre les capitaineries, pour faire pièce aux autres princes qui préferent la chasse aux friponneries du jeu ; enfin, craignant que, l'œil ouvert, on n'attaque tous ceux qui corrompent les mœurs publiques et protègent le rut jusques dans leurs hôtels, il demande le divorce pour, sans doute, que le fils ou la fille trouve sa mère le lendemain racrochant sur une borne, ou bien qu'elle

soit

soit l'appanage d'un vil et lâche libertin.

Je dis donc, après cette conduite dans laquelle je tais plusieurs autres menées qu'il a sourdement pratiquées pour la perfide exécution de ses projets, qu'on nepeut, qu'on ne doit accorder l'estime et la confiance au moindre des degrés, à un tel personnage, sans se rendre coupable envers soi-même. Je dis encore qu'on ne doit voir dans toutes ses démarches que l'homme qui cherche à s'emparer du timon de l'état, quitte à tout renverser; qu'enfin, qu'il réussisse ou non, ceux qui sèment des influences sur la France, doivent chercher à mieux corrompre le goujat, afin de profiter du désordre qu'il fera naître.

Ici l'avocat, oubliant qu'il étoit né anglais, concluoit pour sa patrie, lorsqu'il s'interrompit lui-même dans la crainte de trahir la politique de son pays, et laissa libre cours à celui qui alloit parler pour sa partie adverse.

Je plaide, dit celui-ci, pour S. A. S. Louis-Philippes, &c. milord duc d'Orléans, tant pour le personnel d'icelui, que pour tout ce qui entoure sa grace..... ici on vouloit l'interrompre, parce qu'on ne dit pas *sa grace* pour un Fran-

çais; mais l'orateur faisant un doux sourire continua son discours comme il suit.

Pour savoir si milord doit prétendre à l'estime ou à la confiance, et ce qu'il peut entreprendre en raison d'elle, comme aussi s'il peut réussir dans ses projets, j'observerai d'abord qu'aucun peuple sur la terre n'est plus impolitique et ne combine moins la source des évènemens que le Français. L'irréflexion qui le domine l'empêche de comparer et d'asseoir son jugement; quand il le voudroit même, entraîné par le torrent, il faut qu'il cède, sans quoi il essuieroit les sarcasmes qu'on réserve à tous ceux qui ne la suivent pas.

J'observerai ensuite qu'il n'est point de capitale qui soit semblable à celle de *Lutece*, puisque l'espèce paroît s'y renouveller tous les trois mois, et s'y renouvelle en effet. Les couvens et les paroisses lâchent à chaque quartier de l'année de petites femelles qui, n'ayant lu que des romans, figurent tout-à-coup dans la société; président leurs cercles, font du mari et de ceux qu'il reçoit autant de mirmidons qui doivent penser et s'exprimer comme elles. Le moindre individu qui sait gagner l'esprit de la donzelle, fût-ce même un coifeur, devient alors

le génie de la maison. N'en est-il pas de même des petits-maîtres qui, aujourd'hui au collège raisonneront demain pertinemment sur tout ce dont on traite, en faisant taire le savant et le sage. Or, à moins qu'il ne s'opère une révolution plus que miraculeuse dans les mœurs et dans l'éducation, le Français sera toujours Français.

La noblesse peu instruite, et chaque individu qui la composent croyant tout mériter; la prêtraille insolente cherchant à tout troubler, et corrompant les mœurs publiques pour qu'on examine moins la conduite qu'elle tiendra; les citoyens quoique classés en apparence, sortant chacun de sa sphère pour bredouiller n'importe sur quoi ni comment; les femmes instruites sûrement au catinage par une éducation barbare qu'elles puisent jusques dans le couvent; tout cet ensemble bizarre ne peut produire qu'inconséquence et que délire; et l'on en peut maîtriser l'opinion par des moyens très-faciles, lorsqu'on connoît la politique ainsi que S. A. S., &c. milord duc d'Orléans.

On voit que, dans les classes respectives de cette capitale, regne un désordre qui tient aux mœurs de sa formation sociale. Si l'un escroque et seme le désordre au nom de dieu, en cou-

pant l'air en quatre pour bénir ceux qu'il a bernés, l'autre tue ou estropie ses malades. Si celui-ci entraîne son prochain dans des procès ruineux, on les juge comme feroit un coq-dinde ; celui-là tâche d'avoir les biens de son voisin par tels moyens qui pourront lui être fructueux. Si l'un a des talens, l'autre, au lieu de se proclamer, vante celui qui n'en a point, et par-tout lui procure la préférence. Tout parle, tout se fait un besoin de parler, sans sentir que le premier besoin est celui de s'instruire; enfin, au lieu de voir briller les connoissances, le commerce et les arts, la capitale est infectée de catins, de baladins, de joueurs et des êtres vivant de rapines. Tout y promène l'insuffisance et l'orgueil, jusqu'aux commis dont le nombre est immense; le marchand et l'artisan semblent même ne chercher que des dupes pour tout ce qui concerne leur commerce.

Vous voyez donc l'influence que peut avoir un homme qui tient le plus haur rang sur un tel peuple, et les moyens faciles qu'il peut avoir pour faire aller à sa guise ou faire naître tel ou tel incident; un seul auneau lui suffit pour mouvoir les chaînons qui entortillent le génie national. C'est ainsi que se sont évertuées les di-

verses influences, en faisant fomenter seulement l'intérêt de celui-ci sur l'intérêt de celui-là, et que pour le réduire, les ennemis naturels du Français n'ont eu besoin que du plus simple expédient. Les faux bruits, les dictons ont arrêté toute circulation, et la moindre récompense a toujours entraîné la tourbe qui croit devoir sans cesse jouer un rôle conséquent.

C'est ainsi, et par ces mêmes influences, qu'on a fait considérer les projets salutaires comme autant de fusées qui montent, qui éclatent, et ne laissent ensuite qu'une odeur de fumée, parce que tout se noye dans le torrent, de sorte que l'essort qui pourroit prendre la nation sera toujours arrêté si l'on n'y remédie par des moyens puisés sur ses mœurs mêmes.

Or, tout considéré, ceux qui ont éduqué S. A. S., &c. milord duc d'Orléans, et qui l'ont persuadée qu'elle sortiroit d'amoureuse origine d'un homme de nos contrées, n'ont pas manqué de lui faire sentir qu'à ce seul titre, on pourroit lui aider dans le besoin. Ce conseil réussissoit d'autant mieux, qu'ils ont trouvé en elle un génie disposé au sublime brigandage. Ils ont représenté que le Français seroit à jamais incapable d'empêcher telle ou telle réputation que

des moyens pécuniaires lui feroient octroyer ; or, je conclus qu'il fera tout ce qu'il voudra ayant acquis la confiance des catins, des maquereaux ou pilliers de café qui se rendent dans son palais; qu'enfin il fera pencher la balance comme il convient pour lui, et reversiblement pour l'Angleterre.

Voilà, cher ami, le plaidoyer en question, et vous jugez que l'avocat chargé de vous défendre a gagné contre son adversaire avec frais et dépens ; en sorte que vous pouvez agir en conséquence ; nous vous prêterons les moyens qui deviendront urgens. D'abord on n'osera jamais vous pendre; ainsi faites-vous entourer à votre gré. Lisez Marchiavel, afin de vous perfectionner; faites naître des incidens les jours des courses de chevaux à la porte S. Antoine, et que le tout paroisse être lié à quelqu'objet qui, quoique préparé six mois d'avance, paroisse aux yeux du vulgaire tout bonnement arrivé. Faites-vous fabriquer des éloges, attendu qu'ils font remonter nos effets de commerce, et que l'esprit français nous paroît plus petit par la manière de les goûter, et de vous croire un homme. Achetez, s'il se peut, toutes les charges de charbonniers, d'huissiers, de vidan-

geurs, &c. lisez l'histoire des Vampires; tâchez encore s'il est possible d'être grand-amiral, car votre apprentissage à cet égard a coûté fort cher à la France; enfin, pour être ami de la Grande-Bretagne que vous visitez fréquemment, soyez dans votre patrie illustre scélérat.

Par exemple, ayez toujours à cœur que le royaume se divise, pour régner dans quelque coin : pensionnez quelques abjects afin qu'ils proclament sans cesse vos vertus et votre bienfaisance. Soudoyez beaucoup de canaille pour qu'elle accrédite tel dire qui vous soit favorable. Joignez-vous à tous les partis, afin de deviner leur but et profiter des circonstances. Soyez de la bazoche, et de concert avec les porteurs d'eau, les recureurs de puits, les ramoneurs, &c. Réclamez les parlemens. Jouez sans cesse, puisque, par ce moyen, vous ruinez votre prochain; mais vivez en Anglais en tems de guerre, et faites de votre palais le centre des goujats, des toupies et des escrocs; enfin, envoyez-nous souvent des Adémars, que vous aurez préparés dix ou douze ans d'avance pour faire des traités de commerce après la première guerre qui surviendra; et mon pays vous considèrera comme son enfant chéri. Adieu, milord; que l'éternel vous

conserve pour la prospérité de ma patrie; et si quelque chose vous arrive, ou qu'on promette des récompenses pour quiconque décélera la perfidie, feignez d'avoir auprès de nous quelque commission à remplir; l'ombre de notre sabre vous couvrira comme Minerve faisoit de son égide envers ceux qui se mettoient sous sa puissance.

Nous sommes fâchés de ne recevoir des nouvelles de Paris que de quatre en quatre heures; vous vous rappellez cependant quels sont nos arrangemens. Au reste, nous risquons fort, vu la révolution présente, d'y être pour nos frais à l'égard de la sanctification de Benoît-Joseph Labre; le Français ne voudra plus croire que, devenu pouilleux, il seroit encore fort heureux de planer dans l'empirée ultramontain; mais l'argent que nous regretons le plus est celui de la chanson, *changez-moi cette tête.*

Traduit d'après une copie en langue anglaise.

BONDARD.